

Théâtre Royal des Galeries

SAISON 2025/2026

Berlin, Berlin

Patrick Haudecœur et Gérard Sibleyras

Emma Keller	Juliette Manneback
Ludwig	Othmane Moumen
Werner Hofmann	Nicolas Buysse
Birgit Hofmann (et Hildegarde, en voix off)	Catherine Decrolier
Hans (et prisonnier cagoulé)	Benoit Pauwels
Général Munz	Pierre Pigeolet
Commandant Neptune (et agent Stasi 2)	Stéphane Pirard
Chauffeur (et agent Stasi 1)	Allan Bertin
Mise en scène	David Leclercq
Assistante	Hélène Catsaras
Scénographie	Sophie Hazebrouck
Costumes	Gaëlle Marras
Lumières	Laurent Comiant
Musique	Laurent Beumier

Du 17 septembre au 12 octobre 2025

Du mardi au samedi à 20h15, les dimanches à 15h.

Au Théâtre Royal des Galeries

Location : 02 / 512 04 07 – www.trg.be

Contact : Fabrice Gardin – 02/513 39 60 – 0476 52 50 46 – fabrice.gardin@trg.be

Pour l'Est et pour le rire

La comédie qui fait tomber les murs

Une comédie complètement folle de Patrick Haudecœur et Gérard Sibleyras.

Berlin Est. Emma et Ludwig veulent s'enfuir et passer à l'Ouest. Emma se fait engager comme aide-soignante chez Werner Hofmann pour s'occuper de sa vieille mère sénile. Elle n'est pas là par hasard, cet appartement possède un passage secret qui mène de l'autre côté du Mur. La situation est déjà suffisamment compliquée mais si en plus Werner est un agent de la Stasi, qu'il tombe fou amoureux d'Emma, et que l'appartement est un nid d'espions, ça tourne au burlesque.

Berlin Berlin, la comédie qui fait tomber les murs.

Une comédie irrésistiblement drôle !

Molière de la meilleure comédie 2022

« Orfèvre du genre comique, Patrick Haudecœur a ciselé avec Gérard Sibleyras une nouvelle pépite. » Le Figaro

« Comme toujours avec Haudecœur ça virevolte, aucun temps mort, tout s'enchaîne parfaitement ! » RTL - « Une pièce délirante » France Info

Patrick Haudecœur et Gérard Sibleyras réunissent à nouveau leurs dons de fins trousseurs, pour nous concocter une comédie délirante, sur fond de fin de Guerre froide.

Sur ce ton déraisonnable, ils s'amusent avec les codes de la pièce d'espionnage. On y retrouve des méchants, des gentils, du suspense, des rebondissements et quelques petites surprises. OSS 117 y serait tout à son aise !

Pour faire une bonne parodie, il faut une bonne dose d'humour, un brin de respect, un soupçon de folie et arroser le tout de beaucoup de talent. Servi à bonne température le pastiche se consomme sans modération car il ne donnera qu'une ivresse, celle de rire aux éclats.

Berlin, Berlin ! Un spectacle hilarant.

L'action se passe à Berlin, à l'époque où la ville, prise dans l'étau de la Guerre froide entre les blocs de l'Ouest et de l'Est, s'était retrouvée séparée en deux par un mur. On ne rigolait pas avec ça à l'époque. Nous sommes dans le salon d'une vieille dame. Rien qu'avec le décor, on sait de quel côté et dans quel camp, nous nous situons ! Ah, ce papier peint ornée de faucilles et de marteaux !

Chez les Hofmann, on vénère Staline, Lénine et tous les bienfaits du soviétisme. Le fils, Werner Hofmann vient d'engager Emma pour s'occuper de sa mère sénile et acariâtre, qui ne peut s'endormir et se calmer que lorsqu'on lui chante *Kalinka* ! L'appartement possède un passage secret qui permet de passer sous le mur, de quoi faire rêver Emma et son fiancé Ludwig qui veulent passer à l'Ouest. Le hic, sinon, cela ne serait pas drôle, c'est que Werner appartient à la fameuse Stasi, la police secrète de la RDA, et que des espions viennent semer la pagaille... De malentendus en maladresses, l'évasion vers la liberté devient une péripétie totalement déjantée ! Et on ne va pas s'en plaindre !

« Sur scène, une troupe de huit comédiens, dont plusieurs visages familiers des Galeries : Juliette Manneback, Nicolas Buysse, Pierre Pigeolet, Catherine Decrolier... Mais aussi Othmane Moumen, qu'on n'a plus vu depuis longtemps au TRG, Allan Bertin, Stéphane Pirard et Benoît Pauwels.

Les costumes sont signés Gaëlle Marras, la scénographie est de Sophie Hazebrouck. Le décor se déploie en trois parties, représentant trois lieux distincts... dont le fameux Mur.

C'est une pièce à part, parce qu'on touche à des thématiques d'espionnage et de politique. Mais on reste dans une vraie farce, avec un goût prononcé pour l'absurde. Et aujourd'hui, à une époque où les extrêmes remontent en force, rire des régimes autoritaires est plus que nécessaire. C'est une manière de résister.

'Berlin Berlin', c'est un vaudeville et une comédie d'espionnage réunis dans un seul spectacle. Ça promet d'être très drôle. »

David Leclercq

Entretien avec les auteurs

Comment avez-vous eu l'idée de Berlin Berlin ?

- Patrick : Ça a été un long processus. Beaucoup de nuits blanches.
- Gérald : Et puis un jour, j'ai eu l'idée de Berlin... et Patrick de Berlin.
- Patrick : Après, il a fallu trouver un titre.

Comment vous êtes-vous réparti le travail ?

- Gérald : Moi je m'occupe des consonnes et Patrick des voyelles.
- Patrick : Et les accents circonflexes, on les fait ensemble.

Est-ce qu'il y a un ou des auteurs que vous aimez particulièrement ou qui vous inspirent ?

- Patrick : Gérald Sibleyras.
- Gérald : Patrick Haudecœur.

Est-ce que vous avez écrit en pensant tout de suite à un rôle pour Patrick ou bien cela s'est-il fait dans un second temps ?

- Gérald : Ah bon ? Il y a un rôle pour Patrick ?

Vous êtes tous les deux auteurs. Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire à « quatre mains » et qu'est-ce que cela change ?

- Patrick : Ah bon ? Gérald est auteur ?

Entretien avec David Leclercq

Comment avez-vous préparé la pièce ? Que faites-vous en amont ? (lectures, films, musiques, visites, etc.)

J'ai fait toutes mes études dans les beaux-arts avant de me tourner vers le théâtre, et j'ai beaucoup travaillé comme storyboarder pour la publicité ou le cinéma. La première chose à laquelle j'ai besoin de penser, c'est l'identité visuelle du spectacle. J'ai besoin de dessiner, même si ce n'est jamais la version définitive, mon idée du décor, des personnages, des costumes. J'ai eu la chance de trouver un livre sur l'Allemagne de l'Est avant la chute du mur, et j'y ai puisé beaucoup d'inspirations visuelles.

Avez-vous effectué des recherches historiques ?

Oui, j'ai beaucoup lu sur l'époque, surtout pour comprendre les références de la pièce ainsi que le mode de vie en Allemagne de l'Est avant la chute du mur. Et puis, malheureusement, je dois bien avouer que j'avais encore une bonne idée de l'ambiance de l'époque : j'avais treize ans quand le mur est tombé... Tout ça pour pouvoir malgré tout l'oublier ensuite : je ne voulais pas être tenu absolument par une crédibilité à toute épreuve dans le cadre d'une pièce qui est aussi fantaisiste.

Quelles ont été vos plus grandes inspirations pour l'univers de la pièce ?

Pour moi, le cinéma de Wes Anderson, ou encore « Delicatessen » de Caro et Jeunet pour l'univers visuel, mêlés à l'hystérie du travail de Rik Mayall et Adrian Edmonson, avec une touche de Zucker-Abraham-Zucker (« Y a-t-il un pilote dans l'avion ? », « Top Secret ! »...), ou d'Álex de la Iglesia (« Crimen ferpecto », « La comunidad »...).

Comment avez-vous trouvé l'équilibre entre humour et contexte historique (qui reste quand même assez sérieux) en toile de fond ?

En n'y pensant pas trop. C'est quand même largement une comédie, et pour moi la meilleure arme contre tout le sérieux ridicule qui anime les régimes d'oppression comme celui de l'Allemagne de l'Est, c'est de s'en moquer.

Y a-t-il un personnage que vous aimez particulièrement ?

Je me sens assez proche de tous les personnages. De mon point de vue de metteur en scène, je dois tous les comprendre, les aimer et avoir de l'empathie pour eux. Mais je suis assez admiratif de l'idéalisme jusqu'au-boutiste d'Emma : les gens qui vont à contre-courant ont toujours ma préférence.

En quoi cette pièce résonne-t-elle avec le monde d'aujourd'hui ?

On retourne doucement mais sûrement vers la division d'un monde qui devenait global, avec des régimes, de droite ou de gauche, qui tendent au totalitarisme crasse. Que ce soit aux États-Unis ou en Russie, les extrêmes montent partout. Je crois que les gens craignent ce retour en arrière idéologique, et que ceux qui n'en ont pas peur ont besoin qu'on leur en souligne la bêtise. Ce genre de pièce est un acte d'intérêt général : il faut foutre un bon coup de pied dans tout ça.

Que souhaitez-vous que le public retienne en sortant ?

Je tiens surtout à ce qu'il passe avant tout un bon moment, qu'il oublie tout le temps d'un spectacle, et qu'il en sorte rassuré, ne serait-ce qu'un tout petit peu. Comme à la fin de la pièce, le beau temps reviendra un jour. Après tout, tout ce sérieux effrayant autour de nous n'est qu'une blague idiote.

Chronique d'un mur pas si étanche : histoire d'un béton politique

Le ***mur de Berlin*** a été construit dans la nuit du 12 au 13 août 1961, lorsque le gouvernement de la RDA (République démocratique allemande) a installé barbelés et béton pour séparer brutalement Berlin-Ouest de Berlin-Est (RDA). Du côté Ouest, on le surnommait le « mur de la honte ». Du côté Est, on parlait plutôt d'un « Antifaschistischer Schutzwall » (bouclier antifasciste). Cependant, son but était surtout d'empêcher l'exode massif des habitants vers l'Ouest. Une bien meilleure publicité que d'annoncer « On vous empêche de partir ! »

Mais avant la construction du mur, il faut revenir à l'après-guerre. En 1945, l'Allemagne, vaincue et dévastée, est partagée entre les quatre grands « vainqueurs » de la Seconde Guerre mondiale : les États-Unis, le Royaume-Uni, la France et l'Union soviétique. Même chose pour Berlin, pourtant entièrement située en zone soviétique : elle aussi est découpée en quatre secteurs. C'est un peu comme partager une pizza entre des convives qui ne se supportent plus. Qui aura le morceau de pepperoni ?

Rapidement, les alliés occidentaux (États-Unis, France, Royaume-Uni) s'unissent et forment la RFA (République Fédérale d'Allemagne) en 1949, à l'Ouest, pendant que l'URSS riposte en créant la RDA (République Démocratique Allemande) à l'Est. Deux Allemagnes, deux idéologies, deux systèmes, et une capitale coupée en deux, qui deviendra le théâtre d'un bras de fer de plus en plus tendu pendant la guerre froide. Un match Est-Ouest sans ballon, mais avec espions, propagande, et rideau de fer bien tiré.



Très vite, la RDA commence à perdre ses citoyens. Entre 2,6 et 3,6 millions d'Allemands de l'Est fuient vers l'Ouest entre 1949 et 1961, profitant de l'ouverture relative de Berlin. Résultat ? Un exode de cerveaux, de bras et d'étudiants qui inquiète le régime est-allemand. Le

gouvernement de l'Est se gratte la tête, panique, puis décide de bâtir un mur. Solution simple, brutale et sans appel.

Ce mur n'était en réalité pas un seul mur, mais deux murs parallèles, entre lesquels se trouvait la tristement célèbre "death strip": un espace surveillé, miné, éclairé, avec tours de garde, chiens et fossés. Le mur faisait 3m60 de haut avec en tout, près de 155 kilomètres de béton qui entourait Berlin-Ouest, un vrai quadrillage militaire urbain.

Malgré la surveillance, environ 5 000 personnes essayèrent de franchir le mur, souvent de manière rocambolesque : tunnels clandestins, montgolfières de fortune, tyroliennes, voire un fil de funambule... Aujourd'hui, on ressent une centaine de personnes mortes lors de ces tentatives.

L'ouverture du mur fut largement accidentelle. Le 9 novembre 1989, lors d'une conférence de presse, le porte-parole de la RDA, Günter Schabowski, annonça l'ouverture des frontières. Lorsque les journalistes demandaient quand les citoyens de l'Est pourraient se rendre à l'Ouest il répondit « autant que je sache, immédiatement » (« sofort »), ce qui produisit un afflux de Berlinoïses vers les postes de contrôle. Les gardes, confus, finirent par ouvrir sans ordre explicite, lançant une foule enthousiaste qui commença à chipoter le mur, le tout en direct à la télévision. Dans la confusion, le mur était devenu caduc avant même d'être officiellement démantelé.

Le mur de Berlin fut un symbole cruel mais aussi le théâtre d'évasions originales, d'erreurs historiques et de scènes absurdes. Il reste un témoignage fort de la détermination humaine face à l'obstacle et parfois, de l'humour involontaire des sociétés divisées.

Top 7 des techniques d'évasion les plus folles pour passer à l'Ouest

Ou comment certains Berlinoises ont rivalisé d'ingéniosité pour se faufiler hors de la RDA.

1. Le tunnel 57 : le métro de la liberté (1964)

Oubliez la ligne U-Bahn : en octobre 1964, un groupe d'étudiants ouest-berlinois creuse 145 mètres de tunnel sous la ville pour permettre à 57 personnes de s'échapper vers l'Ouest. Une véritable galerie de sauvetage, creusée dans la terre, avec autant de courage que de crampes.

2. La montgolfière de camping : voler sans billet (1979)

Deux familles, huit personnes, un rêve... et une montgolfière cousue main avec des toiles de tente et gonflée au propane. Le 16 septembre 1979, ils décollent en pleine nuit pour un vol de 28 minutes à 2 400 mètres d'altitude. Quand on n'a pas de frontières ouvertes, on prend carrément les airs.

3. La tyrolienne familiale : le câble du salut (1985)

Un père de famille installe une tyrolienne sur un toit est-allemand, tend un câble jusqu'à l'Ouest, et fait glisser femme et enfant au-dessus du mur, façon super-héros discret. Niveau stress : 10/10. Niveau audace : 12/10.

4. Le funambule : l'équilibriste de la liberté

Un Berlinoise ose l'impensable : traverser le mur à pied sur un fil électrique à 20 mètres de haut. Pas de filet, pas de retour. L'Ouest, en équilibre presque parfait, parce que oui, il chute, mais à l'Ouest.

5. Le coffre de Coccinelle : 55 passagers clandestins (1960–1963)

Kurt Wordel transforme le coffre avant d'une Volkswagen en cachette sur mesure. En deux ans, 55 personnes passent la frontière comme des bagages très silencieux.

6. Le modèle "valise double fond" : la méthode douanière amoureuse

Un Français amoureux imagine le plan parfait : deux valises reliées entre elles, dans lesquelles sa dulcinée de Berlin-Est se glisse pour passer la frontière. Résultat : le bagage à main le plus illégalement romantique du siècle.

7. La vache roulante : camouflage à sabots

Des fugitifs cachent des passagers dans une vache factice montée sur une camionnette. Les gardes n'y voient que du feu... deux fois ! Jusqu'à ce que la fausse bête prenne un peu trop de notoriété bovine.

Le saut vers la liberté : Hans Conrad Schumann entre deux mondes

Parmi les images les plus célèbres de la guerre froide, il y a celle de Hans Conrad Schumann, jeune soldat est-allemand de 19 ans, qui saute par-dessus des barbelés pour fuir à l'Ouest.

Nous sommes le 15 août 1961, le mur n'en est qu'à ses débuts. De « simples » barbelés tendus à la va-vite. Hans, posté à un point de contrôle, commence à douter sérieusement de la direction que prend sa patrie. Un groupe de Berlinoises de l'Ouest l'interpelle : « Komm rüber ! » (« Viens ! »). Hans prend son élan et saute. C'est à ce moment précis que le photographe Peter Leibing, posté en embuscade de l'autre côté, capture le saut en plein vol : un instant suspendu, devenu icône mondiale de la liberté. Le cliché fera le tour du monde, symbole d'un régime que même ses soldats fuient dès qu'on relâche la laisse. Ironie du sort : ce n'est pas un général, un espion ou un chef d'opposition qui devient l'un des visages de la rébellion, mais un jeune homme au regard inquiet, en plein bond, entre deux mondes.



Mon dieu, aide-moi à survivre à cet amour mortel

Parmi les vestiges les plus photographiés du mur aujourd'hui, il y a ce baiser un peu trop appuyé entre deux figures politiques : Léonid Brejnev, dirigeant de l'URSS de 1964 à 1982, et Erich Honecker, dirigeant de la RDA de 1971 à 1989. Peints bouche contre bouche, yeux fermés, dans une étreinte digne d'un mariage à l'église... sauf qu'il s'agit en réalité d'un « baiser fraternel socialiste », rituel protocolaire entre chefs d'État communistes, censé sceller leur indéfectible amitié virile. Cette image est devenue un graffiti mythique sur l'East Side Gallery, cette portion longue de 1,3 km du mur conservée à Berlin comme galerie de street art à ciel ouvert.

L'œuvre, peinte en 1990 par l'artiste russe Dmitri Vruble, s'intitule sobrement :

« Mon Dieu, aide-moi à survivre à cet amour mortel » (“Mein Gott, hilf mir, diese tödliche Liebe zu überleben”). Tout un programme. Le tableau ironise sur la relation étouffante entre l'URSS et la RDA, et ce “baiser de la mort” est devenu un même avant l'heure, commenté, détourné, parfois censuré, mais toujours remis à neuf à coups de pinceau pour que le symbole reste bien visible. Car si l'art ne fait pas tomber les murs, il peut au moins les ridiculiser.



Quand l'Histoire se vend au kilo

Quand le mur tombe en novembre 1989, tout le monde veut sa part de béton. Et très vite, ce qui fut symbole d'oppression devient... souvenir de poche. Des milliers de Berlinoises se transforment en "mauerspechte". Armés de marteaux, burins ou tournevis, pour détacher un petit bout du Mur, entre deux photos. C'est à la fois un geste politique, un acte de soulagement... et un excellent business. Car oui, des morceaux du mur ont été vendus dans le monde entier, certains authentiques, d'autres douteusement "berlinois", parfois vendus dans des boutiques de souvenirs ou même... à la Brafa (Brussels Art Fair) début 2020. Cinq morceaux du Mur de Berlin ont été vendus pour la somme totale de 326 000 euros, l'un d'entre eux vendu à 70 000 euros au profit du Télévie. C'est le moment de vous assurer que le vieux bout de béton porte bonheur de tatie Gertrude ne serait pas un morceau du Mur...

